

CORPS

Revue de presse

Théâtre

Y a d'la boue

DANS cette adaptation de Macbeth réalisée par Adel Hakim au Théâtre des quartiers d'Ivry, Macbeth devient un personnage primaire, une sorte de Rambo ou de catcheur, un peu lent dont tout le pouvoir (militaire) s'exprime par la violence et la force. Sans les prophéties des sorcières et l'ambition que lady Macbeth semble avoir pour deux, il n'aurait sans doute pas pris conscience de ce pouvoir.

Ici les personnages sont condensés à l'extrême et réduits à trois individus, plus le chœur de la tragédie antique : Macbeth et lady Macbeth qui incarne la convoitise, l'ambition et conçoit le crime. Enfin, le cœur de la forêt est la métaphore de toutes les forces naturelles et surnaturelles; en elle se confondent les sorcières, jouées par trois danseuses de Bûto, mémoire de l'horreur de la guerre. Mac Duss n'intervient qu'in extremis pour exercer une justice humaine et ramener la pièce à la réalité sociale et historique, puisque le fondement de l'intrigue est, rappelons-le, l'histoire de l'Ecosse. On s'y croirait, d'ailleurs, dans ce paysage écossais, figuré par un crachin qui finit par transformer la scène en un vaste champ de boue. Cette version s'intéresse à ce qu'il y a de plus archaïque, de plus sauvage et convulsif dans la lutte pour le pouvoir et l'apaisement des peurs que lady Macbeth espère en obtenir.

Mais ce pouvoir n'est source que de nouvelles peurs, de nouveaux crimes et de guerres civiles dans la boue des champs de bataille, dans le corps à corps des combattants. Si l'on n'est pas un amateur de Bûto, on appréciera sûrement, en revanche, le jeu totalement déjanté de Jany Gastaldi qui simule de façon extraordinaire la folie de lady Macbeth (il y a quelque temps, dans la folie de Phèdre de Sénèque, elle était déjà un régal). C'est parce que Macbeth et lady Macbeth ne sont pas des allégories, mais des êtres humains, que l'interprétation de Charlie Nelson et de Jany Gastaldi montrent le fond de l'âme de leur personnage. Le jeu de la forêt par Frédéric Leidgens est moins « psychologique », mais tout aussi beau.

EMMANUEL LARGER

« Corps », au Théâtre des quartiers d'Ivry, jusqu'au 5 février. Réservations : 46.72.37.43.

Adel Hakim : **CORPS**

Retenant de *Macbeth* les protagonistes, Adel Hakim donne un rôle chorique à la Forêt par la voix de Frédéric Leidgens, quittant imper, veste et pantalon noirs pour la combinaison de soie noire, et par trois danseuses bûto en cape brune au visage de geisha, émanation des sorcières qui mène le couple à la folie sur un simili mâchefer devant les tôles d'aluminium aux reflets rouge sang, jaune d'or, blanc aveuglant ou gris sombre. Adel Hakim fait preuve d'une invention incessante pour diriger **Charlie Nelson**, Macbeth d'une belle présence à voix virile, de plus en plus vêtu en montant au pouvoir, et **Jany Gastaldi** en tunique blanche. **Sumako Koseki** crée l'arrière-plan magique : les danseuses accompagnent de gestes lents l'agonie de Duncan, jettent une poussière blanche sur un rectangle de lumière, la tombe, valsent autour de deux chaises, les trônes, bondissent, tournoient, se roulent au sol ou « volent » à la mort de Banquo, sautent sur Macbeth après le meurtre, se couronnent à tour de rôle quand la Forêt évoque la suite de rois au son des cornemuses (13).

ADEL HAKIM

Macbeth et sa Lady (Charly Nelson et Jany Gastaldi) arpentent un vaste rectangle de sable tandis que trois danseuses de butô (Sumako Koseki, Yuki Unemoto et Naomi Muto) figurent le chœur de la Forêt, conduit par un choryphée (Frédéric Leidgens). Tout, dans ce spectacle d'Adel Hakim, qui s'inspire très librement du *Macbeth* de Shakespeare, est réglé au millimètre. On y retrouve certaines des obsessions déjà présentes dans *Exécuteur 14*, l'un de ses précédents spectacles, et d'abord ses descriptions hyper-réalistes des violences infligées aux corps : « *J'aime les os qui craquent, les viscères qui pendouillent, le sang qui gicle, les membres qui s'amputent, la chair qui se déchire, les dents qui se détachent des gencives* ». Hakim ne manque ni de souffle ni d'énergie, mais il n'échappe pas toujours au maniérisme, malgré le formidable naturel d'une actrice de la trempe de Jany Gastaldi qui, dans les accents de la folie, retrouve les intonations du midi.

R.S.

Ivry. Corps, d'Adel Hakim, m.s. de l'auteur. Théâtre des Quartiers, 46.72.37.43. Mar-sam 20h30, dim 16h. Jusqu'au 5/2.

CORPS★★★

Directeur du Théâtre des Quartiers et de l'Atelier Théâtral d'Ivry, acteur, auteur et metteur en scène, créateur du Théâtre de la Balance avec Elizabeth Chailloux, Adel Hakim

nous a littéralement "scotchés" en 1992 avec un époustouflant "*Exécuteur 94*". Il s'empare aujourd'hui avec **François Raffenaud** à bras le corps des.... corps ! Les corps célestes ? Corps de métier ? D'armée ? Le corps à corps des lutteurs ? Celui d'une femme amoureuse ? Il sera question ici de **Macbeth** et de **Lady Macbeth**, le couple bien connu de Shakespeare, de leurs ambitions, de leurs rêves. Et d'un personnage crucial : la Forêt (l'espoir ?) tentaculaire, protectrice et vénéneuse. N'en déplaise aux mauvais coucheurs aigris par tant de virtuosité léchée, Adel Hakim truste à nouveau toutes nos faveurs : cette sublime danse des ténèbres (chapeau bas aux trois danseuses butô (**Sumako Koseki**, **Yuki Uemoto**, **Naomi Muto** et à l'étonnante chorégraphie de **Sumako Koseki**) nous entraîne avec une habileté plein souffle vers des terres inconnues ces fameuses zones d'ombre de l'humain et ses rapports avec les éléments. Ce spectacle fécond en forme d'effraction fiévreuse (dans la resurgence d'un mythe) fait circuler un air inoubliable et nous en fourgue plein les rétines ! Avec **Charlie Nelson** dans la peau de **Macbeth**, **Jany Gastaldi** (**Lady Macbeth**), **François Raffenaud** (**Macduff**) et pour incarner la forêt (un chœur semblable à celui de la Tragédie Grecque) une voix donnée par un comédien d'exception, toujours proche de la réincarnation : **Frédéric Leidgens**. M.H

Du 9 janv au 5 fév. 20h30. Théâtre d'Ivry, 1 Rue Simon Dereure, Ivry. ☎. 46. 72. 37. 43

AU THEATRE D'IVRY **LE CORPS, ENCORE**

De la machine biologique au corps désirant ou désiré, Adel Hakim interroge la réalité des corps.

A part la rupture avec la tradition, la modernité se caractérise par une tentative réitérée de retour à l'élémentaire, au basique. Ces deux attitudes sont complémentaires : on rompt avec une mémoire et un code encombrants pour redécouvrir une grammaire primitive, générative des formes. Sans doute Adel Hakim, avec *Corps*, s'inscrit-il dans cette démarche. D'après *Macbeth* de Shakespeare et sur une idée de Sumako Koseki, auteur de la chorégraphie, Adel Hakim interroge la réalité multiple des corps : de la machine biologique au corps désirant ou désiré. Les corps sont pris eux-mêmes dans un méga-organisme, qu'on pourrait ou bien assimiler à la Nature, ou bien au Divin, et qui, enveloppant *Macbeth* et sa femme, sera appelé la Forêt, parce qu'elle est sombre, hirsute, protectrice, tentaculaire et dangereuse : « La Forêt manipule les dérisoires humains que sont *Macbeth* et *Lady Macbeth*... »

Ventre qui digère toute vie, elle les machine, éveille en eux les instincts de construction et de destruction, le désir et la haine, les sentiments de puissance et de crainte. Elle les précipite dans la folie », nous dit Adel Hakim. Faut-il voir dans ce méga-corps générique le «ça» freudien, ou plus exactement celui, panthéiste, de Groddeck ? Il y a une vision puissante dans cette mise en scène, qui entraîne aussi dans les soubassements de la politique, si l'on se réfère au mythe du Léviathan convoqué par Hobbes. Le plus gros poisson mange le plus petit et c'est la guerre permanente, jusqu'à ce qu'un poisson gigantesque établisse une «paix» par la terreur commune...

Ici, la Forêt se manifeste par un chœur qui n'est pas sans évoquer la tragédie grecque, et sa voix est donnée par un acteur, tandis que son corps est animé par trois danseuses de Butô. La danse Butô joue comme une mémoire primordiale, qui entraîne le spectateur dans les parties refoulées de son être. Derrière la tragédie permanente de la politique, Adel Hakim entrevoit une scène obscure, archaïque, à l'origine de la théâtralité. Et il nous le rappelle : « Le théâtre a fortement à voir avec cela : l'exploration d'un monde aux frontières de la vie et de la mort : résurrection d'un texte, résurgence d'un mythe, prise de possession d'un corps... ».

P.C.

Corps d'Adel Hakim, d'après Shakespeare

Shakespeare à bras-le-corps

«**S**hakespeare, notre contemporain» : la célèbre formule de Jan Kott, lancée peu de temps après l'assimilation de *Macbeth* à Staline par le public moscovite en 1955, ne cesse de prouver son actualité. Au fil, souvent tranchant, du temps et des guerres : la chute de Ceaucescu pour la version de Mathias Langhof en 1990, comme aujourd'hui les génocides du Rwanda et de l'ex-Yougoslavie.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si l'idée de prendre à bras-le-corps l'histoire du couple *Macbeth* en proie à une folie meurtrière est venue à une danseuse et chorégraphe de butô, Sumako Koseki. Car, tout en déjouant l'extrême codification et le modèle esthétique des formes classiques (le Nô et le Kabuki) par la mise en avant d'une modernité hideuse, elle reprend à son compte les mythes archaïques du Japon, empreints de sorcellerie. Par où l'on

rejoint les premières paroles de *Macbeth*, proférées par les trois sorcières : « Le hideux est beau, le beau est hideux. »

C'est bien le sens que revêt, tout au long de *Corps*, la présence des trois danseuses-sorcières. Émanations de la Forêt, personnage clé, elles imprègnent l'atmosphère d'une « inquiétante étrangeté » et stigmatisent la représentation du corps dans son aspect le plus torturé, grimaçant, souffrant. Autour d'elles, le couple criminel et la forêt déclament un texte qui penche parfois vers le manuel d'anatomie ou de dissection. La matérialité du corps n'échappe à personne, mais elle finit par couper la route aux méandres de la folie, du remords et de la fondamentale « intransquillité » du criminel shakespearien.

Fabienne Arvers

Théâtre des Quartiers-d'Ivry,
La Balance (46 72 37 43), 20 h 30.
Jusqu'au 5 février.

« Corps »

Inspiré par une idée de la chorégraphe japonaise Sumako Koseki, Adel Hakim s'y est attelé et a relevé le défi de nous raconter à sa manière la criminelle ascension de Macbeth vers le pouvoir absolu. Rien, sur le fond, dans les étapes qui le mènent du trône d'Ecosse à la ruine et à la mort, ne s'écarte du récit de Shakespeare, et tout, sur la forme, en donne une vision différente. Les vrais personnages ne sont plus que trois, Macbeth (Charlie Nelson comme un boxeur égaré), sa femme (Jany Gastaldi en elfe maudite) et Macduff (François Raffenaud) dans une brève apparition à la fin du spectacle. A ceux-là s'ajoute une figure allégorique : la Forêt (Frédéric Leidgens en diable échevelé), qui est à la fois le cœur, le narrateur, les sorcières, la fatalité. Sur un sol de terre charbonneuse, trois danseuses japonaises aux gestes incantatoires, telles des filles d'Hiroshima, évoquent l'apocalypse nucléaire. Il y a de belles envolées dans le texte, une beauté austère dans la mise en scène, et les comédiens sont bons .

La Balance, Théâtre des quartiers d'Ivry, du mardi au samedi à 20 h 30, dimanche à 16 heures. Jusqu'au 5 février. Tél. : 46.72.37.43.

Mardi au Parvis

Macbeth et sa Lady

« Corps », d'Adel Hakim, d'après « Macbeth » de Shakespeare, sur une idée de Sumako Koseki, sera présenté le mardi 7 mars à 21 h, au Parvis.

Macbeth et sa Lady, toujours eux, dans la jeunesse de la violence qui aspire au pouvoir, dans le crime du roi Duncan, dans la guerre et dans la déréliction, voilà le couple de base sur lequel s'appuie Adel Hakim quand il écrit « Corps ». Un œil sur Shakespeare, un œil sur le monde contemporain, Adel Hakim va s'intéresser à autre chose, à cet énigmatique personnage qui vibre dans le texte de Shakespeare : la forêt, la forêt qui avance dans la prophétie faite à Macbeth, la forêt décor et environnement permanent de l'Angleterre de ce temps-là, à la fois forêt enchantée de « Comme il vous plaira » ou du « Songe d'une nuit d'été » et forêt terrible des tragédies histori-

ques. La forêt des sorciers aussi, issues ici du Butô ou plutôt de quelque film de Kurosawa, tant l'univers d'Adel Hakim est dans son découpage d'ordre cinématographique.

Le décor est splendide, superbe fond métallique, matière d'armures, superbe sol de terre qui, sous la pluie, devient la boue des batailles et de la mort, superbes lumières de Jean Kalman. Superbes acteurs aussi.

La mise en scène, elle est toute de retenue et de pudeur joyeuse, avec ses replis d'ombre et ses saccades d'humour. On sort de là dans un état curieux, perplexe, interrogé et cependant ces scènes vous poursuivent longtemps en silence comme un écho et cela profondément à voir avec le cheminement du théâtre qui n'existe finalement que dans la mémoire des spectateurs.

Corps

d'Adel Hakim

par Christian Drapron

■ ■ ■ ■ ■ **A**dél Hakim emprunte le sujet de son texte à *L'Histoire tragique de Macbeth*. Cependant l'univers de la pièce de Shakespeare se trouve ramené à une sorte d'épure : château, royaume, lande se résument à un rectangle de terre noire sur fond de paroi métallique – à la fois muraille et miroir déformant – où tout se joue. Des rois, des prétendants et des armées en marche qui peuplent ce monde en guerre, *Corps* ne retient que trois figures emblématiques : Macbeth, Lady Macbeth et la Forêt. Un tel parti pris n'est pas sans risque et suppose des choix formels et dramaturgiques assez rigoureux pour ne pas verser dans quelque allégorie appauvrissante qui ne serait que l'ombre raccourcie du drame original.



Cest, en quelque sorte, un *théâtre élémentaire* qui essaie de s'inventer ici. L'eau, la terre, la boue, la lumière décrivent moins une ambiance ou un décor que les forces actives, des quasi-personnages. Dans *Corps*, les puissances telluriques s'incarnent et parlent d'une seule voix, celle de la Forêt (Frédéric Leidgens) ; elles s'animent entre la lente poussée de la vie végétative et les spasmes de l'agonie de la danse butô (Sumako Koseki, Yuki Unemoto, Naomi Muto). Cette présence active de la Forêt renvoie à ce qui est sans doute l'utopie et la limite de ce spectacle : la tentative de renouer avec ce drame primordial « où se retrouvent à vif les puissances de la nature au

moment où celle-ci va accomplir quelque chose d'essentiel. » La référence à Artaud s'impose d'autant plus, s'agissant d'un spectacle qui, par le truchement de la danse butô, renvoie explicitement à l'Orient. Ainsi la mise en scène d'Adel Hakim, loin de s'en tenir aux formes éprouvées d'un théâtre minimal et réducteur, s'emploie à les mettre en danger en les confrontant à d'autres formes venues d'ailleurs.

Le danseur butô s'inspire de ce que Georges Banu nomme l'« étrange intérieur » (*buraki min*) ; il habille d'une apparence corporelle ce vide inapaisé qui habite les esprits du monde des ténèbres. C'est pourquoi, loin de la réduire à un simple ornement exotique, Adel Hakim s'emploie à faire de la danse butô un

■ ■ ■ S C È N E S ■ ■ ■

opérateur essentiel de son spectacle ; l'élément qui, par la contagion du vide, ne peut manquer d'inquiéter les modèles occidentaux de la représentation.

L'exigence d'un tel parti pris trouve cependant sa limite, et le spectacle souffre parfois de la tension entre le jeu d'acteurs et la présence directement physique – souvent terriblement prégnante – des danseuses butô. Tantôt le lyrisme des mots est comme pris à rebours par la puissance muette du geste, tantôt la danse tourne à l'illustration. Ainsi, la simple juxtaposition des comédiens et des danseuses finit par accuser l'hétérogénéité des codes.

Mis à l'épreuve de cette forme étrangère qu'est la danse des ténèbres, le théâtre ne peut plus guère puiser aux ressources de l'intériorité et de la psychologie. Ces effrayantes poupées échevelées et sans âge, aux gestes lents ou spasmodiques, ces visages blancs où se dessinent imperceptiblement un sourire ou un bâillement obscène, ces haillons terreux ne cessent de renvoyer à leur vide interne. Jetés sur ce plan noir de terreau qu'est la scène, en proie à ces puissances chtoniennes, Macbeth (Charlie Nelson) et Lady Macbeth (Jany Gastaldi) sont à leur tour marqués d'une entame de mort et gagnés peu à peu par ce vide.

Aussi les moments les plus forts du spectacle sont-ils ceux où les deux mondes, de la Forêt et du couple Macbeth, interfèrent et se mêlent. Tantôt sur le mode parodique : alors que Macbeth et Lady Macbeth, juchés tels des enfants sur des chaises, se sacrent mutuellement de couronnes de branches tressées, la danse butô croise les sonorités d'une musique écossaise. Tantôt de façon plus tragique, lorsque combats, meurtres et passions se racontent à même le corps des acteurs : ainsi le récit de la mort de Duncan qui s'écrit en direct par le geste de la main dont Frédéric Leidgens tourmente son propre visage ; la très belle fin de Lady Macbeth, poupée rompue dans la pluie et la boue, peu à peu gagnée par la transe somnambulique du butô ; de même lorsque Macbeth, en proie aux fantasmagories de ses

songes est assailli par les danseuses agrippées, tels des fauves ou des Erinyes, sur ses épaules...

Ainsi livrés aux forces inapaisées de la Forêt qui les fouillent et les relancent dans la bataille jusqu'à épuisement, les personnages sont comme aspirés du dedans, vidés, telles ces pièces d'armure, carapaces désertées par la chair, que la Forêt disperse sur le sol au moment de l'ultime bataille. C'est encore la Forêt qui paralyse la puissante épée de Macbeth devant la dague minuscule de Macduff et la corde passée au travers de sa cuirasse devient morceau d'entrailles qu'une chienne de la nuit tient déjà dans sa gueule.

Qu'Adel Hakim appelle sa pièce *Corps* et non plus *Macbeth* indique que le drame ne saurait se dérouler simplement à l'échelle humaine. Ce mur de métal sur lequel joue la lumière et où les silhouettes des acteurs s'anamorphosent, les torsions que Frédéric Leidgens inflige à son visage, cette greffe du mort sur le vivant qu'introduit le butô, le corps glabre d'écorché vif de Macduff (François Raffenaud) – « la laideur même » où Macbeth lit sa propre mort – citent les figures peintes par Francis Bacon.

C'est donc la forme même du corps humain qui est ici mise en question. Autant par ses limites que par ses réussites, cette mise en scène témoigne d'une réelle exigence ; celle d'un spectacle où il ne s'agirait plus d'incarner ces corps pleins, organiquement achevés, cette *humanité* dont sont faits ordinairement les *personnages* de théâtre, mais les forces mêmes qui les habitent. ■

Christian Drapron est dramaturge et journaliste (*Théâtre public*).

Corps d'Adel Hakim d'après *Macbeth* de William Shakespeare, sur une idée de Sumako Koseki. Mise en scène : Adel Hakim, assisté de François Raffenaud. Chorégraphie : Sumako Koseki. Décors : Yves Collet. Lumières : Jean Kalman. Costumes : Agostino Cavalca. Son : Daniel Deshays. Sculpture : Erhard Stiefel. Avec : Charlie Nelson, Jany Gastaldi, Frédéric Leidgens, Sumako Koseki, Yuki Unemoto, Naomi Muto, François Raffenaud.

Créé au théâtre des Quartiers-d'Ivry/La Balance du 9 janvier au 5 février 1995, puis en tournée.

la culture

■ THEATRE

Corps une création d'Adel Hakim

Avec « Corps », Adel Hakim revisite le mythe de Macbeth. Sur scène, des acteurs mais aussi des danseuses de butô.

Le spectacle traversé de corps. Celui des danseuses et celui des acteurs. « Comme le choc de deux univers : le corps et le verbe » dit Adel Hakim, auteur et metteur en scène de « Corps » qui sera créée au Théâtre d'Ivry à partir du 9 janvier.

Au départ, Shakespeare et son « Macbeth », source d'inspiration d'Adel Hakim et de la chorégraphe Sumako Koseki. Le mythe est toujours debout : pour s'emparer du pouvoir, il faut tuer le roi. Et pour garder ce pouvoir, il faut continuer à tuer, jusqu'à la guerre civile. Un endurcissement au crime vécu comme le pire des châtements.

« Corps » reprend cette « éternelle histoire de pouvoir et de vengeance, de la passion humaine finalement. Les phénomènes extérieurs changent, mais au fond de l'homme le conflit entre le désir d'absolu et la sauvagerie est toujours là. »

Bien sûr, Macbeth et Lady Macbeth sont particuliers, des « dictateurs qui n'arrivent à s'en sortir que par le meurtre ». Mais justement, l'auteur d'« Exécuteur 14 » s'intéresse à la guerre au théâtre. « Pas pour elle-même, précise-t-il, mais comme révélateur de la nature humaine. On comprend mieux comment fonctionne la machine des sentiments et des corps. »

« Corps », c'est aussi une autre histoire. Celle d'un personnage « bien plus puissant que ce roi et cette reine » : la forêt. A l'instar des sorcières de Shakespeare, dont les prédictions à Macbeth déclenchent la tragédie, la forêt va « le pousser vers le pouvoir puis dans le précipice ».

Un conteur et trois danseuses de butô incarneront cette « forme de destin, semblable au chœur antique de la tragédie grecque, et qui serait la mémoire de l'humanité ».

« Je voulais travailler avec des danseuses, explique Adel Hakim. Avec Sumako Koseki, nous avons travaillé pour que la



Adel Hakim

danse soit dès le départ intégrée dans le projet. Les acteurs et les danseuses racontent la même histoire.

« Le Butô est réapparu au Japon dans les années soixante, comme une façon de raconter Hiroshima, mais aussi de renouer avec une tradition paysanne. Il raconte l'âme des ancêtres qui vient prendre possession des gens d'aujourd'hui pour voir où en sont les vivants et essayer d'établir un dialogue.

« Il me semble que le théâtre a à voir avec cela. Une représentation est la résurrection d'un texte mort, qui ne vit que parce que les acteurs l'incarnent. C'est la rencontre de cette parole avec le corps de l'acteur. »

Nathalie Courtois

Du 9 janvier au 5 février. Théâtre d'Ivry : 1, rue Simon Dereure.

Réservation : 46 72 37 43.

Un spectacle du Théâtre des Quartiers d'Ivry/La Balance.

Mise en scène : Adel Hakim.

Chorégraphie : Sumako Koseki. Avec : Charlie Nelson, Jany Gastaldi, Frédéric Leidgens, Sumako Koseki, Yuki Unemoto, Naomi Muto, François Raffenaud.



Théâtre

LE CORPS EN JEU

Médecins malgré eux

d'Ivan Morane

Les Possédés de Loudun

de Marion Courtris

Corps

d'Adel Hakim

Artaud aurait été ravi. En ce début d'année, il n'est question que du corps humain. Dans tous ses états. Décrit de manière quasiment clinique le plus souvent. Est-ce un retour à ce qui, au théâtre, est tout de même l'essentiel ? Sans doute, et dans ce cas-là, tant mieux.

Le corps est, sinon toujours montré, jusque dans sa nudité, du moins méticuleusement dépeint. Et bien sûr, la mort est là qui ne cesse de le ronger. Grands pourvoyeurs de la « dame à la falx » : les médecins, tels que Molière, définitivement trahi par son corps lors d'une représentation du *Malade imaginaire* un soir de 1673, nous les montre dans ses pièces.

Le thème a passionné Ivan Morane qui a bâti une belle fable retraçant les derniers instants du grand homme, le tout



Corps d'Adel Hakim. (Photo Agostino Pacciani/Enguerand.)

entrecoupé de numéros de clowns où sont brocardés les hommes de l'art médical. *Médecins malgré eux* (1) est interprété par quatre clowns-comédiens qui endossent une multitude de rôles dans une histoire traitée en douceur, très amère, où le rire reste en tra-

vers de notre gorge, et où le siècle du Roi-Soleil nous est montré sous un jour bien sombre.

Si les corps sont torturés dans *Médecins malgré eux*, ils sont... « possédés » dans le spectacle de Serge Noyelle. Marion Courtris a établi le texte des *Possédés de Loudun* (2) qui met en présence le jésuite Surin et Sœur Jeanne des Anges (remarquablement interprétée par l'auteur).

Cette sombre histoire est dominée par l'évocation du prêtre libertin Urbain Grandier, dans un grand déploiement (verbal) où il est question de magie, de torture et de mort violente. Ce sont les corps des protagonistes qui servent de champ de bataille. Les stigmates de Sœur Jeanne finissant par passer dans le corps de son exorciseur, alors que tous deux sont « fondamentalement convaincus de leur sacerdoce, de leur recherche de la vérité divine ». Tout de subtile rigueur, le travail de Noyelle est étonnant de force.

C'est en des temps antérieurs, mythiques, enfouis au plus profond de nos corps que se

déroule la tragédie de Macbeth revue et corrigée par Adel Hakim. Ayant décidé d'isoler le couple Macbeth, Hakim a tout simplement intitulé son spectacle *Corps* (3). On ne saurait être plus clair ! Ce sont ceux des tyranneaux qui nous sont montrés saisis dans la nasse d'une forêt vivante qui fait fonction de chœur antique et qui est représentée par Frédéric Leidgens et trois danseuses de bûto.

De ce spectacle qui renvoie à l'archaïsme de notre condition humaine, on retiendra la superbe prestation de Jany Gastaldi dans un travail où le metteur en scène s'emploie à rendre matériel l'insaisissable. On ne s'étonnera guère de sa collaboration avec une chorégraphe, Sumako Koseki. C'est là une tendance générale de nos metteurs en scène qui en dit long sur leur travail au plus près du corps.

Jean-Pierre HAN

(1) Théâtre de Vanves (46.45.46.47).

(2) Théâtre de Châtillon (46.57.22.11).

(3) Théâtre d'Ivry (46.72.37.43).